

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Septembre 1996. Aux confins de Bagnolet et de Montreuil, une tour blanche dominant Paris et la banlieue. Dans un petit appartement aux murs couverts de ses tableaux – batailles de noir et de blanc, violentes et sereines –, un homme venu de Chine raconte son parcours. Gao Xingjian est peintre, et surtout écrivain. Né en 1940, il a étudié le français à Pékin, a traversé la « révolution culturelle » et tout ce qui a suivi avant de s'exiler en France à la fin des années 1980. Au début de sa carrière, il a un peu traduit, dans des circonstances difficiles, et c'est pourquoi TransLittérature s'intéresse à lui. Notre but est alors de publier son témoignage prolongé par ceux de ses traducteurs. Nous tardons un peu à les contacter...

Octobre 2000. Gao Xingjian, entre-temps naturalisé français, reçoit le prix Nobel. Une bonne occasion pour sortir l'interview du tiroir.

Gao Xingjian

TransLittérature : *Pourquoi avez-vous choisi d'apprendre le français ?*

Gao Xingjian : Par amour pour la littérature française. Dans mon adolescence je lisais beaucoup. J'étais spécialement attiré par les auteurs français et russes, surtout ceux du début de ce siècle : l'avant-garde de l'époque, le surréalisme. Au départ j'avais lu dans les mémoires d'Ilyâ Ehrenbourg les pages sur le Paris des années 20, sur quelques auteurs français, et cela m'avait donné la curiosité de les lire.

TL : *Ces auteurs n'étaient pas traduits en chinois ?*

GX : Les auteurs français classiques étaient largement traduits en Chine dès cette époque. Mais on s'arrêtait, disons, à Romain Rolland. Pour les écrivains plus récents, Eluard ou Aragon mis à part, il fallait apprendre le français pour les connaître...

TL : *Comment faisiez-vous pour trouver leurs livres en français ?*

GX : C'était difficile. La bibliothèque de mon université avait très peu de livres, mais quelques revues : *Europe, Les temps modernes*... Je lisais aussi là-bas les livres russes en traduction française, car depuis Khrouchtchev les Chinois ne les traduisaient plus! En 1962, j'ai terminé mes études, je suis devenu traducteur-interprète ; la révolution culturelle est arrivée en 1966, et comme tous les jeunes et les intellectuels, j'ai été envoyé à la campagne où j'ai passé plus de cinq ans à travailler la terre. En 1971, les relations avec l'Occident ont été normalisées et on a rappelé les traducteurs et les interprètes. J'ai travaillé alors dans une revue de propagande...

TL : *Où vous traduisiez du chinois en français ?*

GX : Oui, avec l'aide d'un Français. Nous sommes devenus très amis, et c'est lui qui m'a passé des livres français en cachette. C'est comme ça que j'ai pu lire Ionesco, Beckett et les autres contemporains.

TL : *Vous étiez donc traducteur professionnel. Mais vous ne traduisiez pas de la littérature...*

GX : La littérature, je la traduisais en cachette. Je ne pouvais montrer mon travail à personne, c'était trop dangereux. Je le faisais pour moi, c'était un

exercice, un apprentissage de l'écriture. J'écrivais aussi. Tout cela était mon jardin secret. Sans aucun espoir de publier. Au moment de la révolution culturelle, j'ai brûlé une valise entière de manuscrits...

TL : *Quelle a été votre première traduction ?*

GX : *La cantatrice chauve*, pendant la révolution culturelle. Les poèmes de Prévert, je les ai traduits après la chute de la Bande des quatre.

TL : *Quels sont les problèmes spécifiques de la traduction du français en chinois ?*

GX : Le chinois et le français sont des langues très différentes. Contrairement au français, très structuré, le chinois est totalement souple : il juxtapose les mots et le lecteur les relie comme il veut. Certains traducteurs chinois se sont crus obligés de créer un chinois spécial pour traduire les œuvres occidentales, qui sonne de façon très étrange. Moi je suis tout à fait contre ce procédé, mes traductions étaient vraiment écrites en chinois. Ce qui m'excitait, c'était justement de trouver dans ma propre langue, telle qu'elle était, des équivalents aux effets de la langue originale.

TL : *Ces traductions ont été publiées ?*

GX : Oui, mais plus tard.

TL : *Et votre carrière de traducteur s'est arrêtée là ?*

GX : Je n'ai plus eu le temps. Je n'ai plus arrêté d'écrire. J'ai écrit à cette époque, par exemple, beaucoup d'essais et d'articles sur les auteurs français pour les faire connaître. Mais j'ai tout de même retrouvé récemment une certaine activité de traducteur, un peu spéciale : je traduis mes pièces en français. En fait c'est moins une traduction qu'une nouvelle version : la plupart du temps le mot-à-mot ne passe pas, le français m'empêche certaines formulations, il m'en propose d'autres, et de fil en aiguille il m'entraîne parfois très loin du chinois !

TL : *Vous écrivez pour le théâtre, vous faites des mises en scènes, vous devez être très sensible à la dimension sonore des textes...*

GX : Pas besoin de faire du théâtre pour ça ! Oui, je suis naturellement très sensible au rythme, à la musique. Je lisais à haute voix mes traductions. Aujourd'hui j'enregistre tout ce que j'écris au magnétophone et le retravaille à l'oreille.

TL : *Comment se passe votre collaboration avec vos traducteurs français ?*

GX : J'ai beaucoup de chance : les Dutrait et Annie Curien sont excellents et je leur donne toute ma confiance. Je lis simplement la première version, je prends des notes au crayon, on se rencontre, on discute beaucoup, je fais des propositions et c'est à eux de décider.

TL : *Quel genre de remarques leur faites-vous ?*

GX : Je les pousse à être plus libres ! Ils sont au départ très attachés à la fidélité littérale. Ce sont des traducteurs scrupuleux, et d'autre part, sans doute, ils savent que les autres sinologues vont les lire et ils craignent de se faire épingler... C'est donc à moi de les inciter à prendre leurs distances, à réécrire le texte quand il le faut.

TL : *C'est-à-dire ?*

GX : Quand la version littérale ne donne pas une vraie joie de lecture ! Je souhaite que la version française paraisse écrite directement en français, que le français soit aussi naturel que le chinois de l'original.

TL : *Traduit-on beaucoup de littérature en Chine à l'heure actuelle ?*

GX : Énormément ! C'est sans doute l'un des pays au monde où l'on traduit le plus. On traduit dans tous les domaines et toutes les langues. Tous les best-sellers américains, par exemple, sont traduits dans l'année. Le marché est bien plus organisé qu'avant, on signe des contrats, du moins chez les grands éditeurs – car il y a encore des éditeurs pirates, et on voit sortir quelquefois deux traductions du même livre !

TL : *Y a-t-il une censure ?*

GX : Pas vraiment, sauf pour ce qui est de la pornographie. Et même dans ce cas-là, on arrive toujours à tourner l'interdiction...

TL : *Les traducteurs peuvent-ils vivre de leur travail ?*

GX : Oui, tant bien que mal. Alors qu'à mon époque c'était impossible. Pour mes deux traductions j'ai reçu, pour tout paiement, quelques exemplaires...

TL : *Existe-t-il une association de traducteurs littéraires ?*

GX : Non. Nous n'avons qu'une union des écrivains, où sont inscrits les traducteurs les plus connus. Mais cette union joue surtout un rôle de contrôle idéologique, elle n'est en rien l'équivalent d'un syndicat....

Propos recueillis par Michel Volkovitch

Gao Xingjian a publié en France des romans : *La montagne de l'âme*, traduit par Noël et Liliane Dutrait, éd. de l'Aube, 1995 ; *Une canne à pêche pour mon grand-père*, traduit et préfacé par Noël Dutrait, éd. de l'Aube, 1997 ; *Le livre d'un homme seul*, traduit par Noël et Liliane Dutrait, éd. de l'Aube, 1999 ; ainsi que des pièces et des écrits sur le théâtre : *Ma conception du théâtre*, L'Imaginaire, 1986 ; *Clés pour mon théâtre*, traduit par Annie Curien, éd. Philippe Picquier, 1991 ; *La fuite*, traduit par Michèle Guyot, éd. Lansman, 1992 ; *Dialoguer-Interloquer*, traduit par Annie Curien, éd. MEET, 1994 ; *Au plus près du réel : dialogues sur l'écriture 1994-1997*, entretiens avec Denis Bourgeois, éd. de l'Aube, 1997 ; *Le Somnambule*, éd. Lansman, 1995 ; *Quatre quatuors pour un week-end*, éd. Lansman, 1998.